

Sommaire

L'arme des désarmés

par David Dufresne — 7

Engrenages, fiction policière

par Julien Coupat — 37

«La police avec nous !»

par Eric Hazan — 53

Les méchants

par Amal Bentounsi — 61

Fascisme, police et contradiction

par Antonin Bernanos — 83

Quelle «violence légitime» ?

par Frédéric Lordon — 107

Biographies — 123

Les méchants

par Amal Bentounsi

La violence policière est sidérante. Elle sidère d'abord quand on en est victime – dans mon cas, de manière collatérale –, puis elle sidère chaque fois qu'elle sévit de nouveau. À chaque drame, il m'est impossible de ne pas être touchée. C'est qu'avec elle, et la douleur « naturelle » qu'elle génère, les procédés visant à effacer la faute des policiers se répètent inlassablement. Les familles sont sous pression ; les enquêtes sont bâclées ; les preuves disparaissent ; les scènes de crime sont modifiées ; les témoignages sont falsifiés ; les affaires sont classées (sans suite, ou par non-lieu) ; les victimes sont criminalisées ; la légitime défense en faveur des policiers est reconnue par les juges.

Cette impunité, avant d'être un grand problème de société, nous sidère parce qu'elle efface la mort violente de nos proches. C'est comme si elle n'avait pas eu lieu, que rien ne s'était passé. Ou alors qu'elle était de toute façon inévitable : lors du décès de mon frère en 2012, quand j'ai vu les titres dans la presse : « Amine Bentounsi, braqueur, a été tué », je n'ai pu m'empêcher de commencer par penser : « Je ne peux rien pour

Police

lui, je ne peux pas le défendre. » Naturellement, nous ignorions alors qu'il avait été abattu d'une balle dans le dos – et nous aurions continué à l'ignorer si nous ne nous étions pas constitués partie civile afin d'obtenir une autopsie en bonne et due forme. De sorte que quiconque traverse cette épreuve ne peut s'empêcher de penser que tout le monde s'en fout : c'est bien connu, dans les quartiers populaires, le mensonge d'État rend nos frères, nos maris, nos enfants sacrificiables, parfois même à nos propres yeux. Pour ma part, c'est cette indifférence générale qui m'a grandement incitée à vouloir à tout prix imposer cette question – les violences policières – à la société dans laquelle je vis.

Après toutes ces années de combat, durant lesquelles j'ai pu rencontrer d'autres familles de victimes, des alliés du champ politique, associatif, social, culturel, et obtenir une victoire relative (une condamnation à la prison avec sursis d'un policier), pour moi la lutte n'est pas près de s'arrêter et il faut bien avouer qu'une part de sidération demeure, mais cette fois d'un point de vue politique. Comment expliquer cette impunité policière si constante, à peine ébranlée par les rares condamnations judiciaires, totalement insensible à une opinion, certes jusque-là hostile aux quartiers populaires, mais courroucée par les exactions contre les Gilets jaunes ? À quoi joue le pouvoir, quand il accède à la moindre

revendication à renforcer le « permis de tuer » ? On ne peut pas tout réduire à la fonction de maintien du système en place : il y a certes des liens entre le vécu des habitants des quartiers et la diffusion des violences policières dans le mouvement social. Mais les différences sont notables : dans les manifestations, la stratégie du maintien de l'ordre, brutale ou non, répond à un rapport de forces réel ou supposé ; les violences, même impunies, ne sont pas pour autant invisibles, ne sombrent pas dans l'oubli et n'occasionnent pas le déshonneur de ceux qui en font les frais. Dans les quartiers au contraire, un frère, un père, un fils peut être arbitrairement emporté par la frénésie d'un agent sans que ça ait une quelconque conséquence judiciaire ni médiatique. Et on aura beau réfléchir, on ne trouvera pas la moindre raison qui fasse comprendre en quoi le système a besoin d'emporter telle ou telle vie pour se maintenir, ni même pourquoi il est impératif que les bourreaux soient toujours épargnés par l'institution judiciaire – même quand les preuves à leur encontre sont accablantes.

Lacriz

Le combat collectif permet de donner beaucoup de sens à ces événements malheureux. Mais la violence inouïe qu'un agent peut exercer lorsqu'il effectue une clé d'étranglement